

LE

## PARDON DES OFFENSES.

C'est pourquoi le royaume des cieux est semblable à un roi , qui voulut compter avec ses serviteurs. Et quand il eut commencé à compter , on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents. Et parce qu'il n'avait pas de quoi payer , son seigneur commanda qu'il fût vendu , lui , sa femme et ses enfants , et tout ce qu'il avait , et que la dette fût payée. Mais ce serviteur se jetant à ses pieds , le suppliait , en disant : seigneur , aie pitié , et je te rendrai le tout. Alors le seigneur de se serviteur , touché de compassion , le relâcha et lui quitta la dette.

Mais ce serviteur étant sorti rencontra un de ses compagnons de service , qui lui devait cent deniers ; et l'ayant pris , il l'étranglait en lui disant : paie-moi ce que tu me dois. Mais son compagnon de service se jetant à ses pieds , le pria , en disant : aie patience , et je te rendrai le tout. Mais il n'en voulut rien faire ; et il s'en alla , et le mit en prison jusqu'à ce qu'il eût payé la dette.

Or ses autres compagnons de service voyant ce qui était arrivé , en furent extrêmement touchés , et ils s'en vinrent , et déclarèrent à leur seigneur tout ce qui s'était passé. Alors le seigneur le fit venir , et lui dit : méchant serviteur , je t'ai quitté toute cette

dette, parce que tu m'en as prié : ne te fallait-il pas aussi avoir pitié de ton compagnon de service, comme j'avais eu pitié de toi ? Et son seigneur étant en colère le livra aux sergents, jusqu'à ce qu'il lui eût payé tout ce qui lui était dû.

C'est ainsi que vous fera mon Père céleste, si vous ne pardonnez de tout votre cœur, chacun à son frère, ses fautes.

(MATTH. XVIII. 23-35.)

Je viens vous parler du pardon des offenses. C'est là un sujet dont on peut dire qu'il est aussi ancien que le monde, et cependant toujours nouveau. Aussi ancien que le monde : car dès la chute de nos premiers parents il y a eu des offenses parmi les hommes, et le pardon est devenu nécessaire. Mais en même temps ce sujet est toujours nouveau et il ne vieillit jamais : car le cœur de l'homme est aujourd'hui encore ce qu'il était aux jours de Caïn ; et malgré toutes les améliorations extérieures que les progrès de la civilisation ont fait intervenir dans les rapports entre les hommes, le fond de leurs dispositions est toujours le même. La haine, le ressentiment, l'esprit de vengeance vivent toujours au fond de leurs cœurs, et ils ont toujours le même besoin qu'on leur prêche le pardon. Cette nécessité ne regarde pas seulement les hommes encore étrangers à l'influence de l'évangile, elle existe également, avec des degrés différents, pour les chrétiens, pour chacun de nous tous tant que nous sommes. Tous tant que nous sommes, nous sommes portés naturellement à rendre le mal pour le

mal ; et nous avons besoin qu'on vienne de temps en temps nous remettre devant les yeux ce devoir du pardon que nous oublions si facilement.

Ce sujet d'ailleurs est d'une importance capitale, et il n'en est aucun qui touche de plus près à nos intérêts les plus précieux. Il n'importe pas seulement à notre bonheur dans ce monde, il se rattache immédiatement à notre salut éternel ; car une bouche qui ne peut mentir a dit : « Si vous ne pardonnez point aux hommes leurs offenses, votre Père céleste ne vous pardonnera pas non plus les vôtres. » Il ne pardonnera pas ! parole terrible et dont on peut dire à bon droit, avec un ancien père de l'église, que celui qui ne se réveille pas au bruit de ce tonnerre n'est pas endormi, mais il est mort. Il ne pardonnera pas ! Et savez-vous ce que c'est que n'être point pardonné ? N'être point pardonné, c'est rester ce que nous sommes naturellement, c'est-à-dire l'objet de la colère et de la malédiction divines. N'être point pardonné, c'est entendre au jour du jugement cette épouvantable sentence : « allez, maudits, au feu éternel préparé pour le diable et pour ses anges ! » c'est être jeté dans ces « ténèbres de dehors, où il y a des pleurs et des grincements de dents, là où le ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint point ! » Sans la charité qui pardonne à nos ennemis, tout le reste ne servirait de rien pour nous sauver. Quand nous aurions mené la vie la plus pure et la mieux

réglée, et passé avec justice aux yeux du monde pour honnête et vertueux ; quand nous aurions scrupuleusement pratiqué tous nos devoirs religieux, fréquenté assidûment les saintes assemblées, lu la bible, chanté les louanges de Dieu en public et dans nos maisons ; quand nous aurions possédé une exacte connaissance des vérités et des devoirs du christianisme, ainsi que des preuves de sa divinité, que nous l'aurions défendu par la parole ou par écrit, et fermé la bouche à ses adversaires par des arguments sans réplique ; quand nous aurions distribué en aumônes tout notre bien ; quand nous serions monté sur un bûcher pour confesser notre foi, — si nous n'avions point pardonné à nos ennemis, tout cela ne nous servirait de rien, et une condamnation éternelle serait notre infaillible partage. En vain les entrailles de la miséricorde éternelle se sont émues en notre faveur, en vain Christ est mort sur la croix pour nous acheter au prix de son sang le pardon de Dieu : le refus de pardonner nous-mêmes à nos ennemis rend l'œuvre de Christ inutile ; il fait rentrer en Dieu ses miséricordes, si j'ose m'exprimer ainsi ; il fait revivre tous les péchés qui nous étaient déjà pardonnés ; il ferme son cœur de père, et le force à faire tomber sur nous une condamnation d'autant plus terrible, que sa miséricorde avait été plus grande à notre égard. C'est là ce qui résulte clairement, entre autres passages de l'Écriture, de la parabole que

nous avons choisie pour notre texte. Ce récit figuré s'explique de lui-même : le roi de la parabole, c'est Dieu ; le débiteur insolvable, c'est chacun de nous, ce sont tous les hommes, sans en excepter un seul ; la dette énorme qui pèse sur ce serviteur, ce sont les péchés sans nombre que nous avons commis contre Dieu ; la dette légère que son compagnon de service a contractée envers lui, ce sont les offenses de nos frères à notre égard. Le roi remet la première dette à son serviteur, et au nom de la compassion qu'il vient de lui témoigner, il lui demande de remettre la seconde à son frère. Dieu nous pardonne sans condition et sans réserve la masse énorme de nos iniquités, et au nom de l'amour qu'un tel amour doit faire naître dans notre cœur, il nous demande de pardonner aussi à nos frères. Ainsi, dans le système évangélique, c'est le pardon de Dieu qui précède celui de l'homme : il en est le principe et le moyen. Dans son état naturel, le cœur de l'homme n'est pas disposé à pardonner ; et bien malheureux serait notre sort, si Dieu n'avait de charité pour nous qu'à proportion de ce que nous avons eu de charité pour nos ennemis. Mais quand nous savons que Dieu nous a pardonné le premier ; qu'il nous a aimés sans attendre que nous l'aimassions ; que, pour pouvoir nous sauver, il a tout sacrifié, même son fils unique et bien-aimé, — alors la reconnaissance et l'amour pénètrent notre cœur et le renouvellent ;

alors il devient facile de pardonner à des ennemis qui sont nos frères, et pour lesquels Christ est mort comme pour nous. Alors aussi Dieu exige que nous leur pardonnions en effet; et si nous refusons de le faire, il nous retire son propre pardon.

Ce n'est donc pas seulement au nom de la crainte du châtement, mes bien-aimés frères, que nous vous demandons de pardonner à vos ennemis: c'est aussi, c'est avant tout au nom de la reconnaissance et de l'amour. O vous qui trouvez que c'est une chose pénible et dure de renoncer à votre haine et de pardonner, venez au pied de la croix de Jésus-Christ, contemplez le spectacle qu'elle vous présente, et comparez le pardon que Dieu vous demande au pardon qu'il vous a donné. Mettez dans la balance, d'un côté les péchés sans nombre et sans mesure que vous avez commis contre Dieu, Dieu qui ne vous a jamais fait que du bien, de l'autre la légère offense que vous reprochez à votre frère, offense qui peut-être fut provoquée par des torts de votre part; d'un côté la grandeur et la sainteté de celui que vous avez offensé, de l'autre votre petitesse, votre néant, et par-dessus tout votre indignité; d'un côté ce que pourra coûter à votre cœur le pardon qu'on vous demande, c'est-à-dire la répression d'une passion mauvaise, de l'autre ce que votre pardon a coûté à Jésus-Christ, c'est-à-dire toute une vie d'humiliations et de souffrances, et après cette vie l'agonie de

Gethsémané, et les outrages de la cour de Caïphe, et les longues tortures de la croix; entendez du haut de cette croix la voix mourante de votre Sauveur qui vous crie : « aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés ; si l'un de vous a sujet de se plaindre de l'autre, comme je vous ai pardonné, vous aussi faites de même, » — et après cela ; conservez encore dans votre cœur, si vous l'osez, des sentiments de haine et de vengeance ; après cela, rendez à votre frère le mal pour le mal, et l'injure pour l'injure ; après cela, faites-vous un point d'honneur de vous venger, et ne croyez votre réputation à couvert qu'après que vous aurez lavé l'outrage dans le sang du coupable..... Quoi ! sera-t-il nécessaire, pour vous engager à pardonner, de vous parler de crainte et de châtement, à vous qui faites profession de croire à un Dieu Sauveur ? à vous « auxquels Christ a été si vivement dépeint et comme crucifié sous vos yeux, » pour parler avec l'Écriture ? à vous qui naguère encore vous êtes approchés de la table de Jésus, qui avez tenu dans vos mains et porté à vos lèvres ce pain et ce vin qui ne vous parlent que d'amour, de pardon et de charité ? N'y a-t-il là rien qui pénètre votre cœur, rien qui vous presse d'aimer Jésus et de pardonner comme lui ? Quand votre intérêt le plus solennel ne vous y engagerait pas, ne suffirait-il pas, pour vous y décider, d'un motif plus noble et plus pur, la reconnaissance, le dévotement, le besoin na-

turel à l'homme de répondre à l'amour par l'amour? Ah! mes frères, si en présence de la croix de Jésus-Christ vous ne pardonnez pas, je ne dis pas seulement que vous attirez sur vous la condamnation, je dis plus, vous n'avez rien à faire avec l'évangile, il n'y a rien de commun entre vous et Christ, et quand, dans notre dernière solennité, vous vous approchiez de la table sacrée, vous avez bien pris dans vos mains et porté à vos lèvres du pain et du vin, mais vous n'avez point participé au corps et au sang du Seigneur; vous avez mangé et bu, mais vous n'avez pas communié; et c'est à vous que s'appliquerait alors avec justice cette sentence terrible de l'apôtre : « Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème! »

Mais le pardon des offenses est-il donc réellement une chose dure et pénible, qu'il faille tant solliciter les hommes pour les y décider? Non, mes frères, et je me hâte de retirer la concession que j'avais paru faire pour un moment à cet égard. Le pardon des offenses n'est pas seulement la voie la plus sûre et la plus chrétienne, c'est encore la voie la plus douce, la plus en harmonie avec les vrais besoins de notre cœur. Au premier moment, je l'avoue, la vengeance a quelque chose de doux, et elle aussi répond à un besoin de notre cœur. Pour une âme échauffée par la colère, la vengeance est comme un breuvage rafraîchissant; il y a une espèce de bonheur féroce et

infernale à traiter notre ennemi comme il nous a traités, à lui rendre le mal pour le mal. Mais ce bonheur est illusoire et passager. A peine l'acte de vengeance est consommé, la douceur se change en amertume, et ce breuvage rafraîchissant que nos lèvres trouvaient délicieux devient une liqueur corrosive qui nous brûle les entrailles. Que ne donnerait-on pas alors pour ne s'être pas laissé aller à l'esprit de vengeance, pour qu'il fût possible encore de pardonner ! Mais il n'est plus temps, et le sentiment de cette impossibilité reste comme une épine dans notre cœur. Quand on pardonne, c'est tout le contraire. Le premier moment coûte, il est vrai, des efforts soutenus et quelquefois pénibles. Il faut lutter violemment contre le penchant de la nature : il faut remporter une victoire, cette victoire dont la sagesse de Dieu a dit : « Celui qui est lent à s'irriter vaut mieux que l'homme vaillant, et celui qui est maître de son cœur est plus grand que celui qui prend des villes. » Mais quand une fois on a triomphé de sa passion ; quand on a prononcé avec sincérité, non pas des lèvres seulement, mais du fond du cœur, ce mot divin de pardon, alors cette victoire porte des fruits dont la douceur paie abondamment ce qu'ils ont coûté. Alors une joie délicieuse, ineffable, permanente vient inonder le cœur, et l'on éprouve que la charité « a les promesses de la vie présente aussi bien que de celle qui est à venir. »

D'ailleurs, la charité est le plus sûr moyen d'agir

sur notre ennemi, de le dompter, et, par une sainte violence, de le mettre dans l'impossibilité de continuer à nous faire du mal. C'est dans ce sens qu'il faut expliquer un passage remarquable de l'épître aux Romains, dont la forme présente au premier abord quelque chose d'étrange et de paradoxal : « Si ton ennemi a faim, » nous dit l'apôtre, « donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire ; car en faisant cela, tu lui amasseras des charbons de feu sur la tête. » C'est-à-dire, tu le dompteras, tu le mettras dans l'impossibilité de te nuire, aussi sûrement que si tu l'écrasais sous une pluie de feu. En effet, il n'y a rien de plus puissant, de plus irrésistible que la charité. Quand on répond à la haine par la haine, on renforce cette disposition dans le cœur de l'ennemi ; mais quand on n'oppose à la haine que la charité, l'ennemi le plus acharné perd le courage et la force de haïr. Il résistera longtemps peut-être ; il cherchera par tous les moyens à exciter dans votre cœur cette haine dont il a besoin pour faire vivre la sienne ; mais si vous persévérez à lui rendre le bien pour le mal, tôt ou tard il se confessera vaincu, et courbé comme par une main divine, il viendra enfin prosterner sa haine aux pieds de votre charité. Ce que n'ont pu ni la force, ni la sagesse, ni l'éloquence, ni les miracles, la charité l'a obtenu. D'où vient que Saül, ce persécuteur acharné de David, qui naguère avait soif de son sang, qui le poursuivait sur les mon-

tagnes et dans les cavernes comme une bête sauvage, tout-à-coup renonce à sa haine, s'humilie devant son ennemi, et appelle David son fils en versant des larmes de repentance ? Le pouvoir royal est-il échappé de ses mains ? n'a-t-il plus une armée sous ses ordres ? David aurait-il remporté la victoire ? Non, rien de tout cela : Saül est toujours le roi tout-puissant, David l'homme sans pouvoir et sans défense ; mais David a tenu entre ses mains la vie de son ennemi, et il l'a généreusement épargnée. Voilà ce qui a brisé le cœur de Saül, voilà ce qui réduit à l'inaction sa puissance royale et ses soldats. Et pour citer un exemple qui vous touche de plus près, transportez-vous par la pensée dans ces temps cruels et glorieux où l'église chrétienne, jeune encore, étendait chaque jour ses conquêtes sous le feu de la persécution. Savez-vous ce qui contribuait le plus efficacement aux victoires de la foi chrétienne ? Ce n'était pas la supériorité de l'évangile sur les systèmes de philosophie ; ce n'était pas l'éloquence des docteurs de l'église ; ce n'était pas même le courage indomptable des martyrs : c'était leur charité. Quand on voyait ces hommes condamnés à périr sous la dent des bêtes féroces, se mettre à genoux sur le sable qu'ils allaient rougir de leur sang, et prier pour ceux qui le faisaient verser : pour l'empereur qui avait promulgué l'édit de persécution, pour les magistrats qui avaient ordonné le supplice, pour cette foule qui se pressait

sur les degrés de l'amphithéâtre, avide de voir mourir ces chrétiens détestés, — alors il se trouvait dans cette foule des hommes, poussés par une force irrésistible, qui s'écriaient : et moi aussi je veux être chrétien ! le lendemain, ils descendaient à leur tour dans l'arène pour mourir en confessant cette foi d'un jour ; et c'est ainsi que, suivant l'admirable expression de Tertullien, « le sang des martyrs était la semence de l'église ! » Par une conduite semblable, mes frères, nous obtiendrons aujourd'hui encore les mêmes résultats. Nous aussi, par la charité nous triompherons de nos ennemis : victoire bienheureuse et sainte, qui, non-seulement profite à celui qui la remporte, mais qui n'est pas moins salutaire au vaincu ; sur les ruines de la haine s'élève dans son cœur le repentir ; il sent que la vérité est du côté de la charité, et il vient embrasser à son tour une foi qui porte en nous de tels fruits.

Ce sont là, sans doute, mes frères, des motifs suffisants, bien que nous pussions facilement en indiquer d'autres, pour vous engager au pardon des offenses. Mais ce n'est pas assez de sentir la nécessité de pardonner, il faut encore se faire une juste idée de ce devoir, en bien comprendre la nature et l'étendue. Trop souvent, tout en admettant en principe le devoir de pardonner, on le restreint dans l'application d'une manière bien opposée à l'esprit de l'évangile. Il est

donc nécessaire que nous examinions avec vous jusqu'où s'étend, pour le disciple de Christ, l'obligation de pardonner les offenses. L'apôtre saint Paul nous fournit à cet égard une règle sûre et d'une application facile : « Si l'un de vous a sujet de se plaindre de l'autre, » nous dit-il, « pardonnez-vous réciproquement *comme Jésus-Christ vous a pardonné.* » Dans le pardon, comme en toutes choses, c'est la conduite du Seigneur qui doit servir de règle à la nôtre, c'est la perfection suprême que nous devons prendre pour modèle. Nous devons pardonner *comme* Dieu nous pardonne : c'est-à-dire que notre pardon à l'égard de nos frères doit être aussi général, aussi complet, aussi spontané, aussi persévérant que celui de Dieu à notre égard.

Il doit être aussi général. Dieu ne fait pas une distinction entre nos péchés pour pardonner les uns et punir les autres. Il ne dit jamais : telle faute est d'une nature trop grave pour être pardonnée ; je pardonnerai jusque-là, et là s'arrêtera ma miséricorde. Sa grâce ne connaît point d'exception : elle coule sur toutes nos iniquités comme les flots de la mer, sans demander si elles sont plus ou moins criminelles de leur nature. Ce n'est pas ainsi qu'on en use dans le monde, et trop souvent même parmi ceux qui portent le nom de chrétiens. Il y a certains genres d'offenses qu'on met en dehors de la loi de la charité, et qu'on croit de son honneur, j'ai presque dit de son devoir

de ne point pardonner. On admet qu'il faut pardonner les offenses contre la fortune, contre le bien-être temporel, contre la vie même; mais pour les offenses contre l'honneur, on se fait une sorte de devoir d'en tirer vengeance. Bien des hommes pardonneraient un coup de poignard, qui ne pardonneront pas un geste injurieux. Ils vous diront que l'honneur est plus précieux que la vie, et que l'outrage qu'ils ont reçu les a déshonorés; peut-être même, adoptant jusqu'au bout les abominables maximes du monde à cet égard, ils ajouteront qu'une tache de cette nature ne se lave qu'avec du sang. Vous êtes déshonorés? dites-vous: mais quand cela serait vrai, quand vous seriez en effet privés de votre honneur, ce plus précieux des biens, où prenez-vous dans l'évangile le droit de vous venger? parce que l'offense que vous avez reçue est la plus grave de toutes, est-ce une raison devant Dieu pour ne point pardonner? Nulle part la morale de l'évangile ne pose des bornes au devoir de la charité; l'évangile vous dit: pardonnez comme Dieu vous pardonne, sans réserve et sans limite. Que si le monde vous tient un autre langage, si l'opinion du monde est opposée à la loi de Dieu, arrière l'opinion du monde! Mais serait-il vrai qu'en effet vous fussiez déshonorés par un outrage? votre honneur serait-il quelque chose de si peu solide, qu'il dépendît de la conduite d'un autre? et parce qu'il plaît à un homme méprisable de me traiter avec indignité,

cette indignité me rendra-t-elle méprisable moi-même? Non, mille fois non : à défaut de la conscience et de l'évangile, le bon sens ferait justice de pareilles maximes, plus absurdes encore, s'il est possible, qu'elles ne sont criminelles. J'en appelle à vous-mêmes. Vous connaissez le trait de cet homme charitable qui allait de porte en porte solliciter en faveur des pauvres. Il arrive à un homme riche, mais avare, qui le refuse avec dureté. En vain l'ami des pauvres insiste, il ne fait que s'attirer de nouveaux refus, jusqu'à ce qu'enfin cet homme brusque et insolent, excédé de ces instances importunes, s'oublie jusqu'à lui donner un soufflet. Vous savez ce que fit alors le martyr de la charité chrétienne? il prit un air riant, et dit à celui qui venait de le flétrir d'un sanglant outrage : « cela c'est pour moi, mais mes pauvres!... » Que vous semble de cette conduite? Cet homme vous fait-il l'effet d'un lâche? est-il déshonoré à vos yeux? ou bien, au contraire, votre cœur tressaille-t-il d'attendrissement et d'admiration comme à l'aspect d'un acte glorieux et sublime? Aussi l'insulteur se jeta-t-il en pleurant aux pieds de celui qu'il avait injurié, et lui présenta sa bourse en lui demandant mille fois pardon; et l'incrédule Diderot, qui nous raconte ce trait, y ajoute cette réflexion : « On est plus grand quand on porte l'évangile dans son cœur, que lorsqu'on le renferme dans le fourreau de son sabre. » Voulez-vous un exemple plus grand

encore ? Quand Jésus, ceint d'une couronne d'épines, paré d'une pourpre et d'un sceptre dérisoires, était en butte aux plus vils outrages qui furent jamais ; quand les soldats romains lui donnaient des soufflets, quand les valets du sanhédrin lui crachaient au visage, pensez-vous qu'il fût déshonoré par ces outrages ; et vous fait-il l'effet d'un lâche, parce qu'au lieu de rendre injure pour injure, il n'eut à la bouche que des mots de charité et de pardon ? Que le monde fasse donc ici l'application de ses principes, et qu'il ose dire que Jésus est mort déshonoré.... Mais le monde lui-même dément ses propres maximes en présence de la charité qui les brave ; il est forcé de reconnaître que Jésus ne fut jamais plus grand qu'au sein de son humiliation, et que cette prière qui s'échappait de ses lèvres mourantes : — mon Père, pardonne-leur ! — est le trait le plus sublime de sa gloire.

Il est une autre classe d'offenses que, dans le monde, on se fait souvent un devoir de ne point pardonner : ce sont celles qui ne s'adressent point à nous-mêmes, mais à nos amis ou à nos parents. C'est ainsi que Madame de Staël se faisait gloire de répéter qu'elle pardonnait tout à ses propres ennemis, mais que jamais elle ne pardonnerait aux ennemis de son père. Et combien de parents qui pardonneront volontiers un tort qui les touche personnellement, mais qui refuseront de pardonner le mal qu'on fait à leurs enfants ! La même disposition se rencontre chez le

mari à l'égard de sa femme, ou chez la femme à l'égard de son mari, ou chez l'ami à l'égard de son ami. C'est encore là une disposition contraire à l'esprit de l'évangile. Sans doute, nous devons ressentir plus vivement les offenses dirigées contre nos parents que celles qui nous touchent personnellement ; sans doute l'offense, dans le premier cas, est plus grave que dans le second ; mais, encore une fois, la nature ni la gravité de l'offense ne sont jamais un motif légitime pour ne la point pardonner. Nous devons pardonner comme Dieu nous pardonne, c'est-à-dire sans réserve et sans exception.

Ce ne sont pas seulement les offenses les plus graves qu'on se croit trop souvent dispensé de pardonner : ce sont aussi — quelque étrange que puisse paraître au premier abord cette assertion — les plus légères. De même qu'il est moins rare et moins difficile peut-être de supporter chrétiennement les grandes afflictions que les petits contre-temps de la vie, parce que dans les grandes épreuves on aperçoit plus immédiatement la main de Dieu, de même ce qu'on pardonne le plus difficilement, ce qui exerce le plus la patience chrétienne, ce ne sont pas les offenses graves, ce sont ces mille petites offenses qui souvent n'ont pas de nom et qu'il serait impossible d'énumérer, qui naissent comme des épines sur notre sentier de chaque jour : ces médisances, ces railleries, ces froissements d'amour-propre, ces défauts de sup-

port, ces manques d'égards, ces contradictions, ces antipathies que nous rencontrons chez les personnes avec lesquelles nous entretenons des rapports habituels : offenses qui, pour être minimales, n'en sont pas moins sensibles, qui compensent par leur multiplicité ce qui leur manque en gravité, et dont le pardon est d'autant plus difficile qu'il s'opère dans l'ombre, sans éclat, sans que personne nous en sache gré ; si ce n'est le Seigneur, aux yeux duquel il n'y a rien de grand ni rien de petit, et qui juge de l'importance de nos œuvres, non pas sur leur apparence extérieure, mais sur les sentiments secrets de nos cœurs. C'est surtout pour ces offenses-là que nous avons besoin de veiller sur nous-mêmes, et de nous rappeler sans cesse que le devoir de pardonner ne connaît point d'exception.

J'ai dit encore que notre pardon à l'égard de nos frères doit être aussi complet que celui de Dieu à notre égard. Pardonner n'est pas seulement s'abstenir de la vengeance. Pour bien des hommes, le pardon n'est pas autre chose. Ils consentent à pardonner, disent-ils, à celui qui leur a fait tort, c'est-à-dire qu'ils ne lui rendront pas le mal pour le mal : mais qu'il se garde bien de paraître en leur présence ; ils ne veulent plus ni le voir ni rien avoir à faire avec lui ; et si malgré eux ils le rencontrent, leur maintien froid et compassé lui dira trop qu'ils n'ont pas complètement ni réellement pardonné, et que le sou-

venir de l'offense est toujours vivant au fond de leur cœur. Est-ce là, chers frères, pardonner comme Dieu pardonne? Ah! combien sa conduite à notre égard est différente! Ecoutez la voix du prophète, qui nous annonce le pardon de Dieu : « Consolez, consolez mon peuple, a dit votre Dieu. Parlez à Jérusalem selon son cœur, et lui criez que son iniquité est pardonnée, qu'elle a reçu de la main de l'Eternel une double grâce pour tous ses péchés. » Une double grâce : c'est-à-dire que non-seulement il dispense du châtimement, mais il accorde la bénédiction. Non-seulement il retire sa colère, mais il nous rétablit dans sa faveur, comme si jamais nous n'avions péché; non-seulement il nous délivre de l'enfer, mais il nous donne le ciel. Ecoutez encore : « J'ai effacé tes forfaits comme une nuée épaisse, et tes péchés comme une nuée; on cherchera l'iniquité d'Israël, mais il n'y en aura point; et les péchés de Juda, mais ils ne seront point trouvés; car je pardonnerai leur iniquité, et je ne me souviendrai plus de leurs péchés. » Il ne s'en souvient plus! tel est le pardon du Seigneur. Quand l'enfant prodigue revint à son père, celui-ci ne se contenta point de ne pas le punir de sa conduite passée; mais à l'instant même il se jeta à son cou et le baisa; il fit chercher la plus belle robe pour l'en revêtir; il lui mit au doigt un anneau d'or; il le fit asseoir à sa table richement servie, comme si jamais il n'eût quitté la maison paternelle. Voilà com-

ment Dieu nous pardonne, et voilà aussi comment il veut que nous pardonnions à nos frères. Ce n'est pas assez de ne pas leur rendre le mal pour le mal : il faut leur rendre le bien pour le mal. C'est peu de ne pas les haïr, il faut les aimer. Il faut oublier leur conduite passée comme Dieu oublie nos propres péchés, et agir à leur égard comme s'il ne nous avaient jamais offensés; il faut le faire, non-seulement en actes et en paroles, mais du fond du cœur; il faut que ce soit notre cœur qui pardonne, et non pas seulement notre bouche ou même notre conduite. Tant qu'il restera dans votre cœur quelque germe secret d'inimitié, ne fût-il connu que de Dieu et de vous seul, dites-vous bien que vous n'avez point pardonné dans le sens chrétien.

J'ajoute que ce pardon doit être spontané et sans condition. Il ne manque pas de personnes qui consentent à pardonner à ceux qui les ont offensées, mais à condition que ceux-ci leur fassent des excuses, ou tout au moins se reconnaissent coupables : ce n'est point là pardonner à cause de Dieu, et ce n'est pas ainsi non plus que Dieu nous a pardonné à nous-mêmes. Il nous a prévenus par sa miséricorde dans notre impénitence, il est venu nous chercher et nous sauver quand nous étions perdus. C'est quand nous étions ses ennemis que Christ est mort pour nous; c'est par la puissance même du pardon qu'il brise notre cœur, qu'il y fait naître la componction et la

repentance, qu'il nous fait reconnaître et confesser nos péchés. Allez et faites de même à l'égard de ceux qui vous ont offensés. N'attendez pas qu'ils se reconnaissent coupables; pardonnez-leur sans restriction et sans condition, en vue du Seigneur et non des hommes; prévenez-les par votre pardon, comme le Seigneur vous a prévenus vous-mêmes. Si vous attendez que celui qui vous a offensés vienne vous confesser sa faute, et que ses amis se joignent à lui pour intercéder en sa faveur, vous risquez de ne lui pardonner jamais: car peu d'hommes sont disposés par eux-mêmes à se reconnaître coupables; et quand bien même ce cas favorable se présenterait, vous auriez pardonné alors à votre frère seulement à cause de sa soumission et de l'intercession de ses amis, ce qui ôte à votre pardon son plus beau caractère; mais lorsque vous lui pardonnez sans qu'il ait fait aucune démarche, sans qu'il ait même senti sa faute, alors véritablement vous pardonnez pour le Seigneur et comme le Seigneur; et c'est d'ailleurs le plus sûr moyen, comme nous l'avons déjà fait observer, de faire rentrer votre frère en lui-même et de le porter à s'avouer coupable.

Enfin, notre pardon à l'égard de nos frères doit être aussi persévérant que celui de Dieu à notre égard. Essayez, je ne dis pas de faire le compte, mais de vous représenter ce que pourrait être le compte de nos offenses envers Dieu. Si aux péchés

d'action vous ajoutez ceux de parole et de pensée; aux péchés déclarés les œuvres bonnes en apparence que nous avons faites en vue de nous-mêmes, au lieu de les faire en vue de Dieu; aux péchés que notre mémoire nous rappelle le nombre bien plus considérable de ceux dont nous avons perdu le souvenir, quelle ne sera pas la masse énorme de nos transgressions! C'est après toutes ces transgressions que Dieu nous pardonne. C'est après toutes ces transgressions qu'il vient à nous avec toutes ses grâces, comme le père de l'enfant prodigue; qu'il nous reçoit à sa table et dans sa famille, comme si nous n'avions jamais péché. Comme nous ne nous lassons pas de pécher, lui ne se lasse pas de pardonner; où le péché abonde, sa grâce abonde par-dessus; et si nos péchés sont comme les grains de sable de la mer, que nul ne peut compter, son pardon est comme l'océan qui les couvre. A cet égard aussi nous devons imiter, dans notre petite sphère, la charité divine. « Seigneur! » disait saint Pierre à Jésus-Christ, « combien de fois pardonnerai-je à mon frère qui m'aura offensé? sera-ce jusqu'à sept fois? et en fixant ce nombre, il croyait sans doute faire un effort magnanime, et donner une haute idée de sa disposition à pardonner. Mais que lui répondit le Seigneur? « je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois. » C'est-à-dire que jamais, jamais la répétition de l'offense n'est un motif légitime pour ne

point pardonner, et que le disciple de Jésus ne doit mettre aucune borne à l'exercice de ce devoir.

J'ai cherché, mes bien-aimés frères, à vous convaincre de la nécessité du pardon des offenses; mais je ne me flatte pas d'avoir réussi à bannir de tous les cœurs tous les sentiments contraires à la charité. Il en est sans doute encore parmi vous, ne fût-ce que deux ou trois, ne fût-ce qu'un seul, qui, en dépit de tout ce que nous avons pu dire, refuse intérieurement de pardonner quelque offense, et dont le cœur garde encore quelque amer levain de vengeance ou d'irritation. A celui où à celle d'entre vous qui pourrait se reconnaître ici, je voudrais encore, en terminant, présenter une dernière considération pour l'engager au pardon. C'est cette demande de la prière du Seigneur que vous prononcez chaque jour, et que vous allez répéter avec nous dans peu d'instant : « Pardonne-nous nos offenses, *comme nous pardonnons* à ceux qui nous ont offensés. » Prenez-y garde : si, en prononçant cette demande, vous avez le cœur ulcéré d'un secret ressentiment contre un de vos frères, cette prière de pardon se change en une prière de malédiction, et vous ne devez la prononcer qu'en tremblant; elle devient pour vous une sentence de mort, et l'anathème le plus terrible qui puisse tomber sur votre tête. Que signifient, en effet, ces paroles : « Seigneur ! pardonne-nous *comme nous pardon-*

non, » lorsque réellement et dans la pratique nous ne pouvons nous résoudre à pardonner? Essayons de la développer cette prière faite dans un tel esprit, et je m'assure que vous en serez effrayés. Voici donc ce que vous demandez à Dieu, ô vous qui prononcez l'oraison dominicale et qui conservez dans votre cœur un secret ressentiment. Vous lui dites : « Seigneur ! comme je porte dans mon cœur une aversion que rien n'en peut arracher, aie pour moi la même haine ; et comme je ne veux jamais voir cet ennemi ni qu'il me voie, ne souffre pas que moi-même je te voie jamais dans ton royaume. Travaille à ma perte comme je travaille à la sienne, au moins par mes désirs, et couvre-moi dans l'enfer d'une confusion éternelle, comme je voudrais sur la terre le couvrir d'opprobres : pardonne-moi comme je pardonne! » Vous lui dites : « Ne me pardonne pas mieux, Seigneur, que je ne pardonne ; et comme cette réconciliation à laquelle on m'engage n'est qu'apparente de ma part, ne te réconcilie pas autrement avec moi. Je suis toujours ennemi, sois toujours le mien ; l'occasion seule me manque pour me venger, sers-toi pour me punir de toutes celles qui se présenteront et qui ne te manqueront pas : pardonne-moi comme je pardonne! » Vous lui dites : « De même, Seigneur, que je me contente, en pardonnant, de ne point agir contre mon ennemi, et que du reste je prétends ne le servir en rien, ne lui porter aucune

affection et ne jamais oublier son offense, toi aussi abandonne tous mes intérêts, ne prends part à aucune chose qui me concerne, prive-moi de tous tes dons, refuse-moi toute faveur et tout secours, et garde éternellement dans ton souvenir la mémoire de mes iniquités : pardonne-moi comme je pardonne ! » Est-ce ainsi, mon cher frère, que vous entendez votre prière ? du moins c'est ainsi que vous la dites, et c'est ainsi que Dieu, dans son juste jugement, l'accomplira. Cette pensée n'a-t-elle rien qui vous épouvante ? et voulez-vous attendre que le Seigneur, en vous rejetant de sa présence, vous dise au dernier jour : « Méchant serviteur, c'est par tes propres paroles que tu es condamné. Il ne faut point d'autre juge que toi-même ; cet arrêt de ma justice qui t'éloigne de moi, cet arrêt qui te consterne et te désespère, c'est toi-même qui me l'as dicté, et tu l'as eu cent fois toi-même dans la bouche. De quoi te plaindrais-tu ? je suis la règle que tu m'as tracée ; je te pardonne comme tu as pardonné ; ou plutôt, parce que tu n'as jamais pardonné n'attends pas que je te pardonne jamais ! »

C'est à vous à méditer sur cet arrêt ; ô vous dont le cœur est fermé à la charité, et c'est à vous à prendre sur cela votre parti. Car il n'y a point de milieu entre ces deux alternatives : ou pardon de votre part, ou réprobation de la part de Dieu ; choisissez de l'un ou de l'autre. Mais quoi ! voudriez-vous

à un tel prix vous donner une satisfaction si vaine ? vous est-il si important de venger une injure, que vous vouliez sacrifier à cela votre âme, votre salut, votre éternité ? en poursuivant un ennemi et en le haïssant ; ne seriez-vous pas mille fois plus encore ennemi de vous-même ? et en repoussant un mal, ne serait-ce pas attirer sur vous le plus grand de tous les maux ? comment en jugerez-vous sur votre lit de mort, et comment en jugent tant d'autres qui sont maintenant au lit de la mort ? oseriez-vous mourir alors dans l'état d'inimitié où vous vivez ? ne voudriez-vous pas alors faire appeler celui qui vous a offensé, lui dire que vous lui pardonnez, et pouvoir vous rendre à vous-même le témoignage que vous n'êtes pas assez endurci pour emporter avec vous votre inimitié dans le tombeau ? Pourquoi donc ne pas faire maintenant ce qu'il faut bien faire une fois, si vous voulez mourir tranquille ; ce que vous n'êtes pas assuré de pouvoir faire plus tard, puisque votre mort peut être subite ? pourquoi ne pas faire aujourd'hui utilement ce que vous feriez probablement sans fruit au jour de votre mort ? Car, qu'est-ce que ces réconciliations du lit de mort ? et que peut-on se promettre d'un acte qui n'est inspiré le plus souvent que par le respect humain ou par la crainte de l'enfer, où le cœur n'a point de part, et qui n'a ni valeur aux yeux des hommes ni prix devant Dieu ? S'il y a quelque difficulté à surmonter, quelque victoire à remporter sur

vous-même, combien n'en serez-vous pas dédommagé par la joie divine dont elles seront suivies! Jamais Joseph ne se sentit plus heureux que lorsqu'il embrassa ses frères, qui l'avaient vendu. Il en pleura, non pas de douleur, mais de la joie la plus pure et la plus profonde..... Heureux, mes frères, si vous avez quelque chose à pardonner, puisqu'il dépend de vous de goûter une telle joie! Amen.

Avril 1839.